



UNE PLACE POUR L'AMOUR

Comme il dure seulement une heure, on aurait vite fait de croire que *I am truly a drop of sun on earth* est un film mince, maigre, pour ne pas dire petit. Bon, c'est tout l'inverse : cette heure là raconte assez d'existences pour qu'on ait envie de crier à la lune que c'est un grand film. Du genre farouche, qui plus est : qui ne s'en laisse pas conter. Tout ce qu'elle réussit, la cinéaste Elene Naveriani le fait contre les idées toutes faites, les automatismes, les trucs que l'on pense avant même de les réfléchir. Par exemple, on pourrait vous dire, pour aller vite, que *I am truly a drop of sun on earth* est un premier film de femme, une fiction, sur la prostitution, en Géorgie. Mais à peine avez-vous dit cela, qui est vrai, que le film vous met en porte-à-faux : est-ce tant que ça une fiction, ce film ? Au générique de fin, on apprend stupéfaits que deux des acteurs du film, une des filles de la boîte et surtout le personnage principal, ne sont aujourd'hui plus de ce monde, tous deux morts après le tournage, entre 2015 et 2016. Lui 28 ans, elle a 22. Le film est dédié à leur mémoire. Ce film, cette fiction, a donc bel et bien lieu dans la rue, là où rien jamais ne vous est pardonné. C'est une histoire (d'amour) dans un endroit qui ne connaît que la survie.

Les vêtements des personnages, dit encore le même générique, sont ceux des acteurs. Les voilà tels qu'en eux-mêmes, les filles de la rue, les hommes à la rue, ceux qui font les marchés, celles qui font le trottoir, tous ceux qui, la nuit le jour, ont été déplacés là, à Tbilissi, avec pour ordre de ne rentrer au pays qu'après avoir ramené assez, c'est-à-dire un tout petit peu, mais ce petit peu d'argent coûte déjà trop cher au corps et à l'âme. Les voilà filmés dans leur apparence, les uns comme les autres, mais plongés dans une fiction.

Pourquoi faire ici une fiction ? Pour tenter de renverser l'ordre du monde. Hisser au premier plan ceux qui, d'ordinaire, sont dans cette rue comme deux ombres projetées sur un mur sale.

Elle, c'est April. « Je suis arrivé en mai ». Trop tôt, trop tard. Lui, sauf erreur, n'a pas dit son prénom – personne ne le lui demande jamais. On le reconnaît, à la couleur de peau propre à son continent, l'Afrique. Lui comme ses frères, avec qui il partage, entassés, la même chambre minuscule, louée au même marchand de sommeil. Elle le croise sur le parking d'une boîte en dessous du Radisson. C'est là qu'ils vont et, forcément, c'est là qu'elles les attendent. *Business is business*. C'est là qu'elle lui demande de la suivre et c'est là qu'il l'accompagne. C'est là qu'a lieu le début d'une histoire qui n'a pas lieu d'être. Ce n'était pas sorcier de voir que cette histoire allait poser un problème de place. Pas de place pour l'amour, dans leur vie.

Car i am truly a drop of sun on earth est un film qui ressasse une idée, fixe : les territoires, les espaces, décident à notre place. Ils nous dominent. À cet endroit, vous commencez à comprendre que non, vous ne tenez pas seulement un film-sur-la-prostitution-signé-par-une-femme. En tous cas, pas seulement. Jamais, Elene Naveriani ne se dit : « Tiens, avec le regard qui est le mien, je ne peux pas me tromper, je suis forcément du bon côté de la victime ». Son film ne cherche pas une morale, il ne cherche pas à dénoncer ceci ou à caricaturer cela, à se trouver des coupables, il a plus urgent à faire : il préfère inventer une place, sonder des géographies, dessiner des zones, dire des terrains de jeu, filmer des prisons à ciel ouvert, des boîtes où on ne rentre pas, des chambres où on ne dort pas, des escaliers que personne n'emprunte sauf pour une passe. À chaque lieu, c'est la même histoire, la même chose qui manque cruellement : il n'y a pas sa place pour l'intimité.

Pourtant, elle viendra réclamer sa part, l'intimité. D'abord sous la forme de chansons, « La vie passe et m'abandonne / Je ne veux pas, je ne veux pas / Que la lune m'abandonne aussi / Viens lune, traverser les rues et les nuits ». Quelque chose peut encore être tenté, on peut croire que marcher dans la rue ensemble pour la première fois, ça a un sens. Mais quand plus tard, une autre chanson dans la nuit blême criera « Je ne suis pas ta guerre / Ne me combats pas / Je suis toujours seule avec toi », on commence à se dire que plus personne ne sait que faire de cette intimité.

La rue, la prostitution, la survie, le travail ont inventé un monde où les corps et les mots sont interchangeable. Alors, pour dire ce monde, Elene Naveriani invente quelque chose comme un lyrisme sec. Qu'est-ce que c'est ? C'est un état étrange, une façon de nous dire l'amour qui est au bord des larmes tout le temps, mais qui garde son calme tout le temps, et qui est pourtant prête à exploser tout le temps. *BOOM!*

– Philippe Azoury

I AM TRULY A DROP OF SUN ON EARTH

DE ELENE NAVERIANI | SUISSE, 2017, 1H01

VEN. 1^{ER} DÉC À 17H

Par Inès Kieffer

Au commencement, il y a la nuit, les corps et le silence, le temps d'une partie de football sous la pluie — contrastant étrangement avec le titre, évocateur de lumière et de soleil. Et puis il y a April, prostituée taiseuse, dont le visage évoque celui d'une statue, et Dije, un Nigérien fasciné par les Etats-Unis, à tel point qu'il tente de les recréer à Tbilissi — en Géorgie, où il a atterri par hasard — le temps d'une scène, où il essaie de se confronter à cette ville hostile, semblable à un désert urbain. Les personnages sont limités dans leurs déplacements, que ce soit par la faute de leur précarité ou de leur passivité. Ils marchent souvent, comme pour éprouver ces fameuses limites, qui sont à la fois celles de la ville et de leurs corps. Seules les quelques discussions entre les prostituées brisent ce silence omniprésent, et le ponctuent de pauses bavardes, rythmées par des conversations désabusées. Et puis April marche encore, ses talons hauts frappent le bitume, elle traverse cette ville et la regarde sans la voir. Dije la rejoint parfois, et c'est là l'union de deux solitudes, le temps d'une scène ou d'une nuit. Le noir

et blanc donne un aspect à la fois fantomatique et lumineux au film, et le soleil mentionné dans le titre se retrouve dans le visage d'albâtre d'April, les cheveux blonds de l'une de ses amies, la peau et le regard brillant de Dije. Le film explore également, durant environ une heure, en s'appuyant sur l'exemple de la Géorgie, les nombreuses discriminations que l'on peut trouver dans la société occidentale, même si l'on sait pertinemment qu'elles sont universelles. La réalisatrice s'attarde beaucoup à montrer la peur et le rejet d'autrui, avec le cas du racisme et de la prostitution. Rappelons également qu'au début du générique de fin, on apprend que le film est dédié à la mémoire de deux personnes, dont Bianka Shigurova (1994 – 2016), une jeune femme activiste transgenre, décédée en février 2016, de causes inconnues et suspectes. Le spectateur est libre de faire le lien avec ce qu'il vient de voir ou non — Elena Naveriani n'impose jamais un point de vue unique et laisse une grande place à la supposition.

Par Guillaume Riether

L'été dernier, j'étais en Géorgie : était-ce aux USA, me demanderez-vous, ou dans le pays du même nom, entre la Turquie et la Russie ? En regardant ce film, en écrivant ces lignes, je me revois là-bas, avec ces hommes, Noirs, pauvres et désœuvrés, qui sous des trombes d'eau ne savent où s'abriter, attendant que d'autres malheurs ne s'abattent sur eux. Nous sommes loin de l'Amérique : nous sommes à Tbilissi. Dije, un grand jeune homme, vit maintenant ici, mais il avait d'autres projets en quittant le Nigéria : son rêve s'est s'écasé dans ce pays, d'où beaucoup voudraient émigrer. Il se figure être à New York, s'imaginer que la statue de la Liberté flotte sur la ville :

certes, une lumière viendra éclairer ses pas en la personne d'April, une femme très belle, plus âgée que lui... mais est-elle bien différente de lui ? Les deux sont à la merci des hommes, lui au marché, quand il travaille et se fait exploiter ; elle, avec ses yeux en amande et son visage de déesse grecque. Elle le regarde comme son homme, craint qu'on n'apprenne qu'ils sont amants, puis elle le présente comme son client... mais comprend-il assez bien la langue pour entendre tout cela ? Leurs yeux disent ce qu'ils voudraient taire, et des scènes coupées entretiennent le mystère... Oui, une flamme est née : de quoi les rapprocher l'un de l'autre, ou les éloigner...

Il y a entre eux trop de tabous : ils sont au-delà des mots, par-delà le bien et le mal. Qu'est-ce dès lors qu'aimer et espérer, qu'est-ce que tromper et pardonner ? Il est Noir, elle est Géorgienne, et la pellicule se déroule en noir & blanc dans ce film tendre, au rythme lent, et haut en couleur. Je ne sais quel péril est le plus grand, en Géorgie : être un Noir, ou être une femme. Quoiqu'il en soit, April n'est pas la plus à plaindre par ici : bien des femmes, à Tbilissi, ne verront pas la fin du film. Elles seront coupées. Au montage. Elles. Ne verront pas leur nom s'inscrire au générique. Dans cette ville, comme ailleurs, les hommes se chargent de la mise en scène...

